

Si nous considérons la sexualité au cours de l'histoire et à travers les mentalités, nous la voyons peu à peu se dissocier en éléments disparates. Les anciens la mettaient sous l'influence d'un dieu, Érôs, puis Vénus, et se confiaient à lui. La chrétienté rejoua un jeu semblable. Avec Innocent I^{er} l'amour entre l'homme et la femme était égal à l'amour de Dieu. Les êtres humains se confiaient à cette entité tout puissante, c'était joindre un mystère à un autre. L'infini avait du bon, d'un côté comme de l'autre. Puis vint l'amour courtois au XII^e siècle. Supposé grandir la femme, il en faisait cependant l'objet d'une rivalité entre les chevaliers — elle devenait un enjeu, une récompense, un but, un peu comme un trésor que l'on découvre, une distinction que l'on obtient, que l'on mérite. Derrière ces conceptions, ou religieuses, ou poétiques, ou littéraires, ou galantes, les jeunes gens savaient pourtant prendre des précautions et inviter la raison à infléchir leurs choix. Les historiens de la sexualité rappellent le mariage à l'essai et les gestes anticonceptionnels, aux XVII^e et XVIII^e siècles, cependant que saint François de Sales permettait aux époux

des relations amoureuses infertiles ayant pour but d'unir le couple et donc la famille (Flandrin, 1975).

Puis vint le libertinage. Le XVIII^e siècle mit l'accent sur le plaisir, et l'on retrouva cette division, déjà connue à l'époque romaine, entre la sexualité destinée à fonder une famille et la sexualité ludique, aventureuse, qui n'a que l'érotisme comme but. Ainsi se comportaient certains grands seigneurs, pères de familles mais débauchés, dont Saint-Simon nous parle souvent. Avec la découverte des hormones sexuelles, tout mystère d'allure religieuse ou psychologique disparut peu à peu, un matérialisme biologique l'avait emporté, supposant résolues bien des difficultés, les risques de grossesse inopinée, d'impuissance, de sénilité, etc. Pilule anticonceptionnelle, *Viagra*, site de rencontre, *sextoys*, la sexualité semblait entièrement résolue, une séquence de comportements et de réflexes, une gymnastique, « un sport et un passe-temps », comme le dit James Salter, pilote américain ayant résidé en France. La possibilité de procréer un enfant sans relations sexuelles et sans grossesse pourrait être envisagée. Tout serait séparé, les êtres humains n'utilisant plus la sexualité que pour le plaisir — et cela semble-t-il sans nécessité de compagnonnage et de vie à deux. Car les couples non-cohabitant sont aujourd'hui assez nombreux, souvent réunis après une période, encore rituelle, d'une courte vie familiale qui a donné naissance à un ou deux descendants. Autrement dit, nous assisterions à une mécanisation résolue et sans mystère de la sexualité — ou de ce qu'il en reste.

Cette décomposition de la sexualité, où ne demeurent plus que beauté, charme et plaisir est assez

évidente à considérer d'un point de vue théorique. Elle s'inscrit sans difficultés sur le tableau noir d'un sexologue cognitivo-comportementaliste : enfance et jeunesse, stimuli, schémas, apprentissages, mise en place de représentations et de croyances, mise en actes, affects, récompenses, conditionnements. Le reste de la vie est ailleurs, indépendant.

Cette mécanisation est-elle praticable dans la vie quotidienne, à l'écart des ratiocinations hystériques des journalistes, des théorisations de philosophes ignorant la biologie, des jusqu'au-boutistes de la vie solitaire ? Une vision plus approfondie nous apprend que plusieurs instincts sont à l'œuvre dans la reproduction et que le plaisir sexuel n'est pas isolé d'un contexte plus large et plus riche. L'expérience individuelle et spontanée ignore sans doute, dans la vie quotidienne, plus aventureuse qu'elle ne le croit, cette différenciation progressive et théorique au cours des siècles. Pour les jeunes gens d'aujourd'hui, la sexualité a-t-elle encore un attrait ?

I

La sexualité est-elle intéressante ?

La sexualité est un comportement qui assure une reproduction des êtres vivants avec modification et diversification du matériel génétique. Elle s'oppose ainsi à la scissiparité qui n'est qu'une simple division de la cellule initiale. Des populations sont ainsi générées, dont la variété assure une meilleure résistance à des agresseurs éventuels. D'une part les plus aptes vont survivre, d'autre part, au sein de cette descendance, des individus armés de qualités particulières pourront développer des stratégies adaptées. Au sein d'un groupe social, collaboration et diversité assurent la survie. Des gamètes unies résulte un œuf, nouvel individu en devenir pourvu d'une réserve protectrice et nutritive.

La progéniture est créée à partir d'éléments génétiques venant des deux parents initiaux. L'œuf produit par la femelle est fécondé par le mâle. Cette sexualité est évidente chez les batraciens et les poissons ovipares. Toutefois, il y a plusieurs centaines de millions d'années, chez certains poissons vivipares, les mâles fécondèrent les

femelles en introduisant leurs gamètes dans leur corps. Cette union, ou accouplement, devenait un événement majeur de la sexualité. On la retrouve chez certains reptiles vivipares. Un peu plus tard, avec les oiseaux et les mammifères, les soins destinés à la progéniture prirent une importance majeure : nourriture, protection, éducation. Dans certaines espèces, le couple des parents demeure uni, avec protection réciproque. On décrit chez les primates des espèces polygames et des espèces monogames. Il est probable que l'espèce humaine provienne d'un primate monogame, avec alors répartition alternée des tâches de protection et de recherche de nourriture entre le mâle et la femelle.

L'ensemble de cette reproduction met ainsi en place plusieurs comportements instinctifs qui se succèdent puis coexistent. Des attitudes et des actes, génétiquement programmés et conditionnés, se manifestent. Ils répondent à des stimuli externes et internes, dont certains sont hormonaux.

La beauté est un stimulus majeur du comportement sexuel. Elle est présente chez l'animal et correspond à une évaluation de la santé du partenaire. Voltaire se demandait comment le crapaud pouvait être attiré par la crapaupe. La réponse est simple : le crapaud cherche une femelle apte à la reproduction, donc saine. Le choix est réciproque de la part de la femelle. Les comportements de cour et de parade sont destinés à mettre en évidence les attraits physiques, les différents talents, habiletés, intelligence, vaillance. Chez les humains, nous le savons, les critères de beauté varient dans le temps et dans l'espace, au gré des civilisations et des modes,

mais aussi des conceptions de la santé. La femme est belle quand elle est grasse avec Rubens au XVII^e siècle, elle est plus élancée de nos jours, diététique et sportive. Les parties du corps sont privilégiées selon les époques : bras, mains, visage, coiffure, décolletés, épaules, jambes selon les siècles. La mise en valeur de cette beauté est accentuée par les attitudes. Charmes et minauderies, œillades et connivences, complicité, amitié et camaraderie, humour et provocations jouent un rôle majeur.

Stendhal a bien décrit cette cristallisation qui part d'un détail au départ punctiforme et finit par toucher l'ensemble. Vient le moment où tout le corps, toute la personnalité de l'autre deviennent agréables et admirables. L'admiration, chez les humains, vient parfaire le premier sentiment de beauté et le fait passer d'une généralité standardisée à une conception personnelle, unique. L'être contemplé n'est plus interchangeable, il n'est que pour moi, que pour nous. Un microcosme a été créé, où, déjà, l'intimité et le monde secret commencent à se deviner.

Le désir est l'étape suivante, soutenu par les hormones sexuelles et les neurotransmetteurs. La testostérone, la dopamine et la lulibérine entrent en jeu et agissent sur l'hypothalamus et le système limbique (Reynaud, 2005). Le désir rapproche les corps, amène à les découvrir, aux deux sens du terme. Dénudation sans doute, mais aussi mise en présence de zones cachées, secrètes. Le flirt et les caresses manient aussi bien le plaisir que l'exploration, la pénombre est bientôt souhaitée, qui ménage autant la pudeur que les mauvaises surprises. Alors que le désir et le plaisir enflamment les

deux amants, chacun imprégné d'hormones, sensibles et bientôt impatients, la beauté, qui est toute d'apparence et d'idéalisation, laisse la place au déploiement d'organes viscéraux muqueux, dilatés, bientôt sujets à sécrétions. La laideur pourrait les caractériser, autant que ces gémissements, voire ces cris qui vont accompagner la volupté parvenue à son maximum. À l'ostentation des corps en beauté a donc succédé un repli pudique, secret, clandestin. Les amants ne sont plus sur la scène, ils ont établi un domaine confidentiel. L'amour se déclare entre beauté et disgrâce, entre sincérité et pudeur, c'est soudain, dans la joie de l'amour, un exercice de funambule.

La beauté se heurte ainsi au viscéral et à l'intime, le domaine secret de chacun. Car au gré du flirt puis de la mise à nu voici que sont apparus, peut-être, une cicatrice, un grain de beauté, un défaut, un tatouage inquiétants. On se souvient de la surprise de d'Artagnan découvrant la fleur de lys infamante sur l'épaule de la troublante Milady dans *Les Trois Mousquetaires*. Puis quand les confidences arrivent, l'amant apprend des malheurs, des craintes, un environnement pénible, une maladie sans doute bénigne mais qui impose un régime ou un traitement. Très vite, il va falloir faire preuve de tendresse, de charité, de sympathie — et tolérer, et protéger. La tendresse, deuxième instinct majeur de la sexualité, est apparue, destinée à protéger la progéniture et l'autre membre du couple. Nous savons aujourd'hui que cet instinct est lié à la sécrétion d'ocytocine, une hormone, l'hormone de l'attachement premier qui garantit chez les mammifères la protection du petit et des proches (Reynaud, 2005).

Soulignons que le jeu des hormones est bilatéral et symétrique. Chez les mammifères et les humains, l'imprégnation est concomitante, et les jeux amoureux sont des jeux à deux, collaboration où il est malaisé d'établir s'il existe une primauté d'action chez l'un ou l'autre des partenaires. Rappelons que le viol n'existe pas chez les mammifères, que les deux acteurs sont emmenés dans une même complicité. Si les humains sont issus d'un primate monogame, les deux parents se répartissent les tâches de protection et de recherche de nourriture. Rappelons aussi que ce primate ancien évolua vers l'australopithèque, quatre millions d'années avant notre ère, bien vite carnivore, charognard puis prédateur. Le végétalisme arboricole a été abandonné depuis longtemps. La présence d'ocytocine aboutit à une protection réciproque des membres de la famille, et elle interdit aux adultes d'approcher les petits selon une démarche sexuelle. L'inceste n'existe pas chez les mammifères, et la quête d'un partenaire au-delà du cercle familial accentue encore la variété génétique.

Beauté, désir, tendresse, ces étapes sont importantes, mais nous n'avons pas tout dit. Au sommet de l'acte sexuel se déclenche l'orgasme, acmé du plaisir mais aussi de l'émotion. Il va de pair avec une sécrétion d'endorphines qui renforce encore le plaisir et le généralise. C'est alors une extase qui dépersonnalise, trouble, atténue les repères. Les sexologues distinguent à ce sujet les réactions orgastiques, qui concernent le domaine génital, le petit bassin, et les réactions orgasmiques qui impliquent le vécu sensoriel et psychologique. On y trouve des fantasmes de grandeur, de pureté, tout un onirisme

stratosphérique qui tranche sur les fantasmes préalables de nature érotique. Cette dilatation polysensorielle peut donner lieu à des dérivations sémantiques plus ou moins créatives, voire à des sentiments mystiques, océaniques. Mais parallèlement, les défenses sont atténuées, et dans les films policiers c'est souvent le moment où le héros est surpris, trahi, ayant baissé sa garde.

Les amants ont donc parcouru, plus ou moins vite, une gamme très diversifiée de sentiments, souvent contradictoires, qu'ils sont amenés à ressentir, comprendre, voire maîtriser. La beauté qui est toute d'apparence, en grande partie sociale, doit soudain laisser place à l'intimité où peuvent apparaître disgrâce et déception. Les actes du flirt sont ainsi très balisés, cherchant les zones érogènes, le cou, les cuisses, les seins, les organes génitaux, mais ne s'aventurant guère en d'autres endroits. Tout cela est à manipuler avec précaution. À la vigilance des moments de la séduction et du flirt succède l'inévitable confusion des grands plaisirs qui arrache des gémissements, parfois des mots grossiers. Aux entours de l'orgasme la raison s'est absentée quelques instants. Gestes et propos sont hors de la scène, ils sont obscènes. Soulignons aussi les audaces de la geste amoureuse, improvisations qui se plaisent à des positions, à des moments, à des lieux, et qui contrastent avec les habitudes, les mœurs. Les positions et la gymnastique amoureuses se déploient entre audace et banalité — et un exploit particulier pourrait devenir un rite.

Dès que la tendresse arrive, elle est aussitôt respectueuse, doit éviter la moquerie, la vulgarité, les propos inadéquats, les gaffes, le ton supérieur, la banalisation